

de leur vénération. Le quartier juif occupe à peu près le milieu de la ville du côté du lac; il possède encore quelques synagogues et quelques écoles, restes de l'ancienne splendeur littéraire du lieu. Mais ici, comme à Safed, c'est sur la malheureuse population israélite qu'ont porté les plus grands ravages. Au N. du quartier juif et sur le rivage, est une petite église catholique et un petit couvent, habité par un des moines franciscains du couvent de Nazareth, qui y donne l'hospitalité. Cette église, appelée Saint-Pierre, occupe l'emplacement traditionnel de la pêche miraculeuse (saint Jean, XXI). Vers le S., on remarquera le long du rivage de grandes voûtes du moyen âge, dont l'usage est ignoré, mais qui peuvent servir d'abri au nageur désireux de profiter du bain délicieux que lui offrent les eaux fraîches et limpides du lac. Près de là est ordinairement amarée la seule barque que possède aujourd'hui la mer de Galilée, encore était-elle submergée quand nous la vîmes en 1857. Voilà tout ce qu'on peut signaler dans cette ville ruinée, dont la désolation n'offre qu'une compensation au voyageur, la vue du lac paisible et solennel, des hautes falaises orientales, coupées par le Wâdi es-Semak, et vers le N. de la ville de Safed couronnant un pic élevé, tandis qu'au loin le sommet neigeux du Grand-Hermon se dresse éblouissant de clarté dans le ciel sans nuages. On distingue assez bien l'entrée du Jourdain au N.-O., mais son issue au S. est cachée par un promontoire avancé.

La ville ancienne s'étendait beaucoup plus vers le S., comme on peut en juger par un assez grand nombre de pierres taillées, de fondations, de colonnes brisées, que l'on trouve dans la plaine, et quelques cavernes sépulcrales, que l'on remarque à droite dans les rochers, un peu avant d'atteindre (30 min.) les

Bains chauds de Hammath ou

d'Emmaüs. Ces sources chaudes sont mentionnées par Pline (*Hist. nat.*, v, 15) par Josèphe (*Archéol.* xviii, 2, 3. — *Guer. des J.* II, 21, 6. — iv, 13) et par le Talmud. Vespasien campa près d'elles pendant le siège de Tarichée. On les retrouve mentionnées à l'époque des croisades. On y voit aujourd'hui deux bâtiments couverts d'une coupole: le plus récent est dû à Ibrahim-Pacha, et contient quelques salles élégantes avec des bassins en marbre. L'autre est en ruines, c'est le bain des pauvres. Derrière se trouve le réservoir voûté qui reçoit d'abord les eaux des sources. Celles-ci sont au nombre de quatre. Leur température s'élève jusqu'à 62° centigrades. Leur odeur est sulfureuse, leur saveur très-salée avec un arrière-goût magnésien. Le surplus qui s'écoule vers le lac dépose un sédiment salin et ferrugineux. Ces bains sont assez fréquentés, et passent pour efficaces pour les rhumatisants et les tempéraments affaiblis.

De Tibériade à Banias, R. 127; — à Damas, R. 121; — à Gadara et Bozra R. 124; — à Nazareth, R. 130; — au Thabor, R. 131.

ROUTE 129.

TOUR DU LAC TIBÉRIADE.

13 heures.— Cette excursion peut être faite en bateau, si l'unique barque de Tibériade est disponible, ou à cheval. Une escorte est nécessaire pour parcourir la rive orientale; on peut l'obtenir du gouverneur turc de Tabariéh. Les voyageurs qui ont déjà parcouru la R. 128 peuvent se contenter de pousser jusqu'au Jourdain, au gué de Semakh, course qui ne présente aucun danger et demande au plus 3 h., aller et retour, car les chevaux peuvent galoper tout le temps.

Le lac de Tibériade, ou mer de Gennésareth, mer de Galilée, aujourd'hui *Bahr et-Tabariéh*, est situé, d'après les mesures astronomiques du lieutenant Lynch, par

33° 15' 24" de longitude E. (au gué de Semakh), et entre 32° 41' 21" et 32° 53' 37" de latitude N. Sa longueur est donc de 11' 16" ou de 20 kil. 824 mètr.; sa largeur moyenne est de 5 milles géog. ou de 9255 mètr. Ces mesures sont plus fortes que celles que nous a laissées en nombres ronds l'historien Josèphe (100 stades ou 18 500 mètr. de long, sur 40 ou 7400 mètr. de large). Le niveau du lac est, selon M. de Bertou, de 230 mètr. au-dessous de celui de la Méditerranée. C'est à cette dépression que ces rives doivent leur température exceptionnelle, qui annonce déjà celle de la plaine de Jéricho et des bords de la mer Morte. L'hiver y est cependant plus long et plus rigoureux, et la neige n'y est pas inconnue, bien que très-rare. La profondeur du lac dans la partie S. serait de 50 mètr. environ, d'après un renseignement recueilli par Lynch. La forme du lac est un ovale irrégulier. Les montagnes qui l'entourent du côté du S. et de l'E. forment de hautes falaises élevées d'environ 300 mètr., qui portent le plateau élevé du Djaoulan. Elles se dressent encore au-dessus du lac, mais leurs pentes sont arrondies et n'ont pas l'aspect tourmenté de la rive orientale de la mer Morte. Deux wadis, le wadi Ferik en face de Tabariéh, et le wadi es-Semak à peu près en face de el-Medjdel, coupent la falaise orientale. Au N.-O., une plaine alluviale, nommée el-Batyhèh, annonce l'entrée du Jourdain. Le plateau ondulé qui sépare le lac de Tibériade du lac de Houlèh, monte graduellement vers ce dernier, sans atteindre une grande hauteur, et laisse apercevoir le sommet neigeux du Grand-Hermon. Plus à l'O., la montagne de Safed se dresse à environ 8 000 mètr. au-dessus du lac. Du côté de la plaine de Gennésareth, les collines s'abaissent en pentes douces. La côte S.-O. du côté de Tibériade s'élève par plateaux successifs vers les plaines du

Thabor. Enfin au S. s'ouvre la grande vallée El-Ghor, par laquelle le Jourdain s'échappe en décrivant mille méandres.

La nature volcanique du bassin du lac est démontrée non-seulement par les sources chaudes de Tibériade et d'Oum-Keis, les sources tièdes de Tabigah, mais encore par la fréquence des tremblements de terre, et la présence des basaltes, qui couvrent les côtes. La masse de celles-ci est cependant de formation calcaire. Les eaux du lac sont en tout temps fraîches et potables, bien qu'on leur ait trouvé un léger goût saumâtre. Elles nourrissent un grand nombre de poissons d'excellente qualité. Hasselquist (*Reise*, p. 181, 389, etc.) y a reconnu plusieurs espèces du Nil, le *silurus*, et le *mugil* (cabillaud). Le lac possède en propre le *sparus galilæus*, qui est une espèce de brème.

La végétation des rives est plus hâtive et plus méridionale que celle de la contrée environnante. Le palmier s'y voit par intervalles, et le laurier-rose y est magnifique. L'indigo, le tabac, le millet, l'orge, le blé, les melons d'excellente qualité, et le raisin, sont ses productions principales. Il est facile de deviner ce que ce beau pays pourrait produire s'il n'était presque absolument désert, et de reconnaître ce qu'il était au temps où le Christ attirait par ses prédications les nombreuses populations de ses rivages. Josèphe nous en a tracé un tableau enchanteur, et tous les incidents militaires qui s'y passèrent dans la guerre des Juifs nous montrent l'importance de ses villes. Vespasien y livra une véritable bataille navale contre les Tarichéens. Aujourd'hui le lac n'a plus qu'une seule barque, souvent hors de service; après Tibériade, el-Medjdel, es-Semak et es-Samrah sont à peu près les seules localités habitées; ailleurs on ne trouve plus que les populations des Ghawarinèh, moitié bédouins, moitié fellahs. La

pêche s'y exerce encore, mais au temps de Burckhardt elle était affirmée par le gouvernement au taux de 700 piastres seulement.

Le lac Tibériade, avec ses rives désertes et désolées, n'a pas l'aspect riant et animé des lacs de la Suisse, il n'a pas l'aspect terrible et tourmenté de la mer Morte. On lui reproche un aspect monotone, qui manque de véritable grandeur. Pourquoi diminuer par des comparaisons le charme de ses impressions? quel voyageur n'a été ravi de trouver, après les plaines arides et les montagnes desséchées de la Palestine, cette belle nappe d'eau, si pure et si limpide, inondée de lumière, avec son caractère de calme, de silence et de mystérieuse sainteté?

Quittant Tabarich du côté du S. on dépasse (30 min.) les bains de Hammath (v. p. 708) et l'on continue le long du rivage, laissant à d. sur la hauteur (30 min.) quelques ruines qui portent le nom de *Kadès*. C'est sans doute sur ces hauteurs qu'il faudrait chercher *Sennabris* où Vespasien campa avant d'entrer à Tibériade. *Sennabris*, bien qu'éloigné de 30 stades, était parfaitement visible de cette ville. Nous n'avons rien à signaler sur le rivage jusqu'aux ruines de (30 min.)

Tarichée (aujourd'hui *Kérak*). Cette ville joue un assez grand rôle au commencement de la guerre des Juifs. Josèphe en avait fait une de ses places principales. Vespasien, maître de Tibériade, envoya Titus contre Tarichée. Celui-ci, à la suite d'un brillant combat de cavalerie, poussa son cheval dans le lac pour tourner le rempart, et, suivi de ses soldats, pénétra inopinément dans la ville; ceux de ses défenseurs qui échappèrent au carnage se réfugièrent dans des barques au milieu du lac; Vespasien les fit poursuivre avec des radeaux et en fit un grand carnage. L'emplacement de Tarichée est aujourd'hui marqué par un monticule de ruines, et

quelques masures inhabitées qui portent le nom de *Kérak*. Les textes de Josèphe (*G. d. J.* III, 10, 1, — *Vie* 32) et de Plin (*Hist. nat.*, v. 15) ne laissent aucun doute sur cette identité. Ce monticule, d'où l'on découvre une belle vue sur le lac, sur la bouche du Jourdain large de 25 à 30 mètr., sur la grande vallée el-Ghor au S., et sur le grand plateau ondulé, de Ard el-Hammam, qui s'étend à l'O. vers le mont Thabor, forme une péninsule allongée entre le lac et une espèce de golfe marécageux formé par le Jourdain. C'était sans doute le port des Tarichéens. A l'O. de cette péninsule, on reconnaît les restes d'une longue chaussée avec des arches sous lesquelles les eaux du lac peuvent passer dans les hautes crues. Il faut redescendre de ce côté, et faire le tour du marécage pour gagner (10 min.) le bord du Jourdain au passage de **Djissr oum-Kanatir**, ou de *Semakh*. Il ne reste du pont que de grandes arches éboulées, de sorte qu'il faut passer à gué. Un peu plus loin au S. (10 min.) on voit les restes d'un autre pont de construction romaine, au delà duquel le Jourdain forme une anse arrondie, pour reprendre sa source au S.-E. Le fleuve est en cet endroit assez profondément encaissé: pendant les hautes eaux il forme entre les ponts ruinés des rapides, qui ne furent pas franchis sans difficulté par les barques de l'expédition américaine (V. Lynch, *Narr. of the expéd.* p. 173). Ce fleuve limpide, ses rives couvertes d'un frais gazon et de buissons épais, où se jouent mille oiseaux aquatiques, forment un paysage agréable et solitaire, plein de charmes.

Franchissant à gué le passage de Djissr Oum-Kanatir, on se dirige vers (30 min.) *Semakh*, misérable hameau d'une trentaine de huttes. Plus loin (30 min.) une ruine nommée *Khourbet es-Samrah* marque probablement l'emplacement d'**Hippos**, une des villes de

la décapole, chef-lieu de l'Hippène. Au delà de es-Samrah, on remonte la rive orientale vers le N. Ce rivage répond au pays des Géraséniens; c'est là qu'il convient de placer l'histoire du démoniaque de Gadara (saint Matthieu, VIII, 28-34). Toute cette région a été fort peu explorée, et nous n'avons pas encore un tracé exact de la côte. On chemine sur le rivage au pied des hautes falaises qui portent le plateau du Djaoulan. On arrive (1 h. 30) à l'embouchure du *Wadi-Fik*, qui s'ouvre juste en face de Tibériade. Il faut y pénétrer pour visiter un monticule escarpé, qui se dresse au milieu du vallon, et sur lequel se trouve une ruine nommée *Kala't el-Heussn*, qui répond sans doute à l'antique

Gamala, ville de la Gaulanitide, située au-dessus du lac, et en face de Tarichée, dont Josèphe a donné une description topographique sur laquelle il est difficile de se méprendre (*G. des Juifs*, IV, I, 1). C'était une forteresse isolée de trois côtés par des ravins inaccessibles; le côté qui la reliait aux montagnes avait été coupé par des tranchées et des ouvrages de fortifications. Les maisons étaient bâties en terrasses et comme suspendues les unes au-dessus des autres. Cette place forte, prise autrefois par Alexandre Jannæus, fut plus tard fortifiée par Josèphe; Agrippa le jeune l'assiégea sans succès pendant sept mois; Vespasien s'en empara après un siège opiniâtre; dans un premier assaut, les Romains, après avoir forcé l'enceinte, perdirent beaucoup de monde dans les rues étroites de la ville, dont les maisons s'écroulaient sur leur tête. Ils prirent bientôt une terrible revanche, et passèrent toute la garnison au fil de l'épée. On monte au *Kala't el-Heussn* en gravissant le contre-fort qui le relie aux montagnes du S. On y observe des vestiges de fortifications, tandis que dans le N., vers l'O. et vers

l'E., ses flancs sont coupés à pic. Le sommet est planté d'arbres et couvert de ruines. Ce sont principalement les restes d'un aqueduc, ceux d'une enceinte avec deux portes massives, l'une à l'O., l'autre à l'E., des débris de colonnes et de pierres polies, un puits, des restes de bains, des sarcophages, et des tombeaux. — C'est du côté du N. et vu des bords du lac, que ce monticule présente l'aspect d'une bosse de chameau qui, selon Josèphe, lui avait valu son nom de *Gamala*; au fond du *Wadi*, à 2 kil. de el-Heussn et à 4 ou 5 kil. du lac, se trouve le v. de **Fik**, l'antique **Apheca**, mentionné par Eusèbe.

Revenant au lac et continuant à marcher vers le N. sur le rivage étroit qui s'étend à la base des montagnes, on croise (1 h.) le grand *Wadi es-Sémak*, près duquel il conviendrait peut-être de placer le Magadan de l'Évang. de saint Matthieu et le Dalmanutha de saint Marc (V. F. Isambert, *Bull. Soc. Géog.* 1853, p. 315). Le rivage s'incline alors légèrement au N.-O., jusqu'à (1 h. 30) l'angle S. de la plaine d'*el-Batyhèh*, qui forme un vaste triangle étendu entre les montagnes, le lac et le Jourdain. Ce terrain plat et d'une grande fertilité est cultivé par les Gharwinèh. On y rencontre successivement trois v. misérables, Doukah, el-Mas'adyèh, et el-Aghadyèh, avant d'atteindre (1 h.) les bords du Jourdain; c'est en cet endroit un canal trouble et fangeux, large d'environ 25 mètr. Les alluvions du fleuve, et peut-être les sables du lac mis en mouvement par la violence du vent du S., ont formé à son embouchure un banc de sable qui dévie son cours dans la direction de l'O.

Il existe un gué dans cet endroit, mais le voyageur ne peut se dispenser d'aller visiter à 30 min. de là, en remontant la rive g. du fleuve, le monticule et les ruines de

Et-Tell, l'antique **Bethsaïde** ou

Julias. C'était, comme son nom l'indique, un village de pêcheurs. Philippe, tétrarque d'Iturie, l'agrandit et lui donna le nom de Julias, en l'honneur de Julie, fille d'Auguste. C'est là qu'il fut enterré. C'est près de cette ville (à 5 stades seulement), mais sur l'autre rive du Jourdain, que Josèphe livra contre les troupes d'Agrippa le combat où il fut blessé (*Vie*, 71, 72). La position de Julias sur la rive g. du Jourdain, et à l'orient du lac, est établie d'une manière incontestable par Pline (*Hist. nat.* v, 15) et par Josèphe (*loco citato*).

Et-Tell forme un monticule très-remarquable à l'extrémité N. de la plaine *el-Batyhèh*, et sur le bord du fleuve à 3 kil. de son embouchure. Il est couvert de broussailles, parmi lesquelles on distingue de grands monceaux de pierres et quelques masures, qui servent de magasins aux Arabes. Des fouilles amèneraient sans doute la découverte de débris importants. C'est près de Bethsaïde qu'il convient de placer (saint-Luc, ix, 10-17) le miracle de la multiplication des cinq pains et des deux poissons, après lequel Jésus-Christ, envoyant ses disciples par le lac à Capharnaüm et vers l'autre Bethsaïde (v. p. 703), se retira sur la montagne pour prier (saint Marc, vi; — saint Luc, ix, et saint Jean, vi). C'est aussi à ce Bethsaïde qu'il guérit un aveugle (Matth., viii, 22-26).

De Et-Tell à Djissr-Benat-Yacoub, par la rive gauche du Jourdain, 2 h. R. 121, — à Safed, 3 h. R. 128.

Franchissant le Jourdain à gué, un peu au-dessous de et-Tell, on rejoint la rive du lac, que l'on suit à travers des champs cultivés, et des massifs d'arbrisseaux jusqu'aux ruines de (1 h. 30).

Tell-Houm, enfouies au milieu d'un tel fouillis de broussailles qu'elles sont presque inaccessibles si on ne fait déblayer le terrain par des Arabes munis de faux. Les ruines sont tout à fait au bord de

l'eau, et couvrent un espace d'environ 800 mètr. de long sur 400 de large. On y reconnaît des fondations et des murailles renversées, bâties, presque toutes, en pierres non taillées, une espèce de tour de 3 mètr. de haut, formée de débris de colonnes, de chapiteaux et de frises, et à l'E. les restes d'un vaste édifice, bien décrits par Robinson. Ses fondations, qui ne peuvent être bien limitées, mesurent au moins 33 mètr. de long du côté N., sur 26 du côté O. Tout l'espace compris dans cet enclos est semé de débris de colonnes corinthiennes, de frises sculptées, et de piédestaux. On remarque surtout des colonnes doubles, taillées avec leurs bases et leurs chapiteaux dans le même bloc, comme on en voit à la cathédrale de Tyr, et de grandes tables de pierre de 3 mètr. de long sur 1 m. 50 de large, avec des ornements effacés, qui formaient sans doute des panneaux sculptés ou des portes. Tous ces débris sont de grande dimension, et d'un beau calcaire se rapprochant du marbre. Leur style rappelle les synagogues de Kefr Bir'im, de Meïroun, de Kadès et d'Irbid (V. R. 128). Robinson les attribue aux Juifs qui fleurirent dans cette région du III^e au VI^e siècle après Jésus-Christ.

Tell-Houm répond, selon lui, à **Chorazin**, qui se trouve mentionné après Capharnaüm et Bethsaïde, dans l'imprécation de Jésus-Christ (saint Matth., xi, 20-22; saint Luc, x, 13, 14), dans saint Jérôme (*Comm. in Esa.*, ix, 1; et *Onomasticon*), ainsi que dans les pèlerins des premiers siècles (saint Willibald, etc.). Un petit village situé dans un vallon à 4 kil. au N. porte encore le nom de *Kerazèh*. D'autres auteurs, comme Lynch, ont pris Tell-Houm pour les ruines mêmes de Capharnaüm. Mais cette localité ne possède point de source, et n'est pas adossée à une montagne, comme le veut Arculfé (V. Khân Minyèh, p. 704). Selon

F.-A. Isambert (*loco citato*), Tell-Houm répondrait bien au Képharnom de Josèphe, si cette localité est en effet différente de Capharnaüm. Chorazin pourrait être alors reporté à Khan-Youssouf, sans sortir des données de saint Jérôme et des anciens pèlerins.

Au delà de Tell-Houm les hauteurs se rapprochent du rivage, qui devient de plus en plus escarpé, jusqu'à (40 m.) et-Tabigah. De là à Tibériade (3 h.) (V. R. 128).

ROUTE 130.

DE TIBÉRIADE A NAZARETH,

PAR KEFR-KENNA.

(6 h.)

On sort de Tibériade par la porte N.-O., et traversant une plaine pierreuse couverte de fragments de lave et de trachytes, on monte (1 h.) sur un plateau cultivé d'où l'on découvre dans toute son étendue le lac de Tibériade pour ceux qui, arrivant de Nazareth, verraient le lac pour la première fois (V. R. 129). On remarque au N., la montagne d'Arbela et l'origine du Wâdi-el-Hamâm (V. p. 706), et plus loin la montagne de Safed, au N.-E. le Grand-Hermon, au S.-O. le mont Thabor qui présente la forme d'une bosse de dromadaire; à l'O.-N.-O. se montre la double sommité nommée *Koroun-Hattin* (les cornes de Hattin). Un peu plus loin (10 min.) on montre à droite de la route quelques rochers à fleur de sol, nommés par les Arabes *Hadjar en-Nasrani* (la pierre des chrétiens), et par les Latins *Mensa Christi* (la table du Christ); la tradition y place le miracle de la multiplication des pains et des poissons. Plusieurs croix ont été gravées sur les rochers par la piété des pèlerins. Nous avons vu toutefois (V. p. 712) que le texte de l'Évangile désignerait plutôt les environs de Bethsaïde.

On continue à s'élever vers l'O., laissant à gauche un vaste plateau

ondulé, l'*Ard-el-Hamma*, qui s'abaisse dans la direction de Tarichée et du Jourdain; et à droite (30 min.), la hauteur de **Koroun-Hattin**, qu'on fera bien d'aller visiter en se détournant d'environ 15 min. de sa route. C'est une crête élevée de 20 mètr. au plus au-dessus du niveau de la route, et longue d'environ 1 kil., terminée par deux sommets qui sont, à proprement parler, les **Cornes de Hattin**; de là on domine de plus de 100 mètr. la haute plaine du même nom, large plateau élevé au-dessus du lac d'environ 200 mètr., et arrosé par le Nahr-el-Hamâm, qui vient des montagnes situées à l'O. de la plaine de Gennésareth, et va rejoindre le lac à el-Medjdel, à travers la gorge étroite d'Arbela (v. p. 706).

Le village de Hattin, bâti au-dessous des cornes de Hattin, paraît la seule localité habitée de cette vaste plaine. La tradition latine, qui n'est pas partagée par l'Église grecque, fait du Tell ou Koroun-Hattin le *mont des Béatitudes*, où aurait été prononcé le sermon sur la montagne (saint Matthieu, v). L'Évangile ne désigne aucune localité.

Des cornes de Hattin, on se dirige à l'O.-S.-O. sur le v. d'*El-Loubièh*. Le terrain ondulé qui sépare ces deux points a été le théâtre de la funeste **bataille de Hattin**, où Selah-ed-Din (Saladin) écrasa, en 1187, l'armée chrétienne, sous les ordres de Guy de Lusignan. Celui-ci, après avoir rassemblé ses chevaliers à la fontaine de Séfourieh (R. 132), se laissa attirer par son ennemi sur ces hauteurs brûlantes. Après une journée où l'armée avait été épuisée par la chaleur, le manque d'eau et de vivres, et les attaques incessantes d'un ennemi insaisissable, le roi ordonna follement de camper près de Loubièh. La nuit fut terrible: les broussailles enflammées autour du camp, les alertes continuelles données par les cavaliers arabes achevèrent de démoraliser l'armée, qui, au point du jour, se vit entourée de

toutes parts. Le résultat de la bataille n'était pas douteux : les chevaliers, pesamment armés, s'épuisèrent dans des charges inutiles contre leurs agiles ennemis, et bientôt la déroute commença. Le roi, retiré sur le Tell-Hattin avec les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, et ses principaux barons, porteurs de la vraie croix, repoussa en vain plusieurs attaques ; il fut bientôt accablé par le nombre et obligé de se rendre. Le roi et son entourage furent épargnés, à l'exception de Reynald de Chatillon, seigneur de Kérah, dont l'insolence avait été l'occasion de la guerre, et que Saladin mit à mort de sa propre main. Les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, au nombre de deux cents, furent aussi massacrés de sang-froid ; le roi fut emmené prisonnier à Damas. La vraie croix était tombée entre les mains des musulmans, mais ceux-ci ne paraissent pas avoir attaché d'importance à ce trophée.—La victoire de Hattin mit, en peu de semaines, toutes les places de la Palestine aux mains de Saladin, et Jérusalem elle-même trois mois après.

On regagne (30 m.) la route directe aux grands puits d'El-Loubièh, gros village qui s'élève à 10 min. sur la gauche, au sommet d'un monticule planté de jardins et protégé par des haies massives d'énormes cactus ; on perd de vue le lac, mais plus loin (20 min.) on aperçoit le Thabor.—Laisant à gauche le chemin de cette montagne (R. 131), on s'engage dans une grande plaine qui court de l'E. à l'O., et rejoint, près de Séfourieh, la grande plaine d'El-Battouf (R. 132), vers laquelle elle porte ses eaux. Cette plaine, large de 1 à 2 kilomètres, est comprise entre deux chaînes de collines pittoresques et fertiles. Partout elle porte des traces de culture. Au nord on distingue le gros village de Tour'an, au S.-O. celui de Kefr-Kenna, et plus loin la colline de Séfourieh et le wéli de Ne-

bi-Ismail, qui marque la montagne de Nazareth ; en continuant dans la direction de l'O., on se rapproche (1 h.) des collines de gauche, et on laisse un peu au S. le village d'Ech-Chejdjara, illustré par le brillant fait d'armes connu sous le nom de **combat de Nazareth**, où le général Junot, à la tête de 300 braves, arrêta, le 8 avril 1799, l'avant-garde de la grande armée turque, qui arrivait de Damas au secours de Saint-Jean d'Acre. Junot se replia sur le corps du général Kléber. Un peu plus loin sur la même route, fut livré, le 11 avril, par Kléber lui-même, le **combat de Cana**, qui précéda de quelques jours la bataille du mont Thabor (V. R. 134). On s'élève bientôt sur des pentes pierreuses, pour atteindre (30 min.)

Kefr-Kenna, le **Cana** des traditions grecque et latine ; c'est un misérable v. de gourbis, où les moines grecs montrent encore dans leur petite église les urnes qui contiennent l'eau changée en vin par le Christ ; on verra (R. 133) que Robinson, d'accord avec les plus anciennes traditions, place le véritable Cana à Kana el-Djéhil, au N. de Séfourieh. Kefr-Kenna possède une fontaine de belle eau, qui répand à l'entour une certaine fertilité.—Continuant à monter, en se dirigeant vers le S., à travers des sentiers très-rocaillieux, on arrive (20 m.) sur un col d'où la vue s'étend sur un grand nombre de sommités. La route descend vers le S. à (30 m.)

Er-Reinèh, v. chrétien situé dans un vallon fertile, puis remonte sur (30 m.) un nouveau col d'où l'on découvre soudain la petite ville de Nazareth, blanche et riante, entourée de jardins et d'oliviers. Au delà, la vue s'étend jusqu'à la vaste plaine d'Esdrelon au S. avec le Thabor à l'E. et la chaîne du Carmel à l'O. Il faut encore descendre par une pente difficile pour les chevaux pour gagner (15 m.) la fontaine de la vierge et l'entrée de la ville (V. R. 133).

ROUTE 131.

DE TIBÉRIADE A NAZARETH,

PAR LE MONT-THABOR.

(7 à 8 h.)

De Tibériade aux puits d'El-Loubièh (2 h.—V. R. 130). A partir d'El-Loubièh, on se dirige au S., laissant à droite la plaine de Kefr-Kenna (V. R. 130), et l'on gagne (30 min.) des hauteurs, qui dominent l'Ard-el-Hamma, et d'où l'on aperçoit au S.-E. le v. de Kefr-Sabt ; on rejoint la route des caravanes à (45 min.) **Khân et-Toudjar**, (le Khân des marchands bâti) dans un Wâdi fertile par Senan-Pacha, en l'an 1587, pour l'usage des caravanes d'Égypte. A côté est un gros bâtiment carré, qui paraît avoir été un fort. Une belle source se voit à 10 min. au S. ; toutes les eaux de ce wâdi vont se rendre au Jourdain.

On prend ensuite la route des caravanes et l'on gagne par une pente peu sensible la ligne de partage des eaux entre le Jourdain et la Méditerranée. Une descente un peu plus prononcée mène (50 min.) au pied du Thabor, près du v. de **Dabourièh**. Dabourièh (Robinson) est peut-être le **Dabarith** de Josué (XIX, 12), le **Dabira** d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onom.*) et le **Dabaritta** de Josèphe (*Vie*, 62).

Le **Mont Thabor**, qui porte en arabe le nom très-commun de *Djebel et-Tour*, est une montagne calcaire isolée de toutes parts, qui présente de ce côté la forme d'un cône tronqué. Son ascension dure 1 heure au plus et ne présente aucune difficulté ; les chevaux de bagage peuvent même atteindre le sommet, si on veut y camper. Le chemin décrit de nombreux zigzags ; en plusieurs endroits il est taillé dans le roc, et paraît antique. Les flancs de la montagne sont couverts de chênes verts, et d'un épais gazon. Le sommet forme un plateau oblong, de 1 kil. 1/2 environ de longueur, sur 6 à

800 mèt. de large, bordé au S.-O. de rochers un peu plus élevés, couverts de ruines et d'arbustes, et au N.-E. par des rochers un peu plus bas ; entre les deux extrémités le terrain forme une espèce de bassin couvert de gazon sans ruines, ni arbres. Robinson, auquel nous empruntons cette description (*Bib. res.*, t. III, p. 212), estime que le Thabor n'a pas plus de 330 mèt. (1000 pieds) au-dessus de la plaine d'Esdrelon, qui est elle-même à 150 mèt. environ au-dessus de la mer. Il ne domine aucune des sommités environnantes. Le panorama qui s'y déroule est cependant fort étendu ; il embrasse toute la partie O. de la plaine d'Esdrelon, le grand champ de bataille de la Palestine (V. R. 134, 135 et 137), jusqu'au Carmel à l'O., et aux montagnes de Nazareth au N.-O. Ces deux chaînes masquent presque complètement la vue de la mer, dont on n'aperçoit que quelques bandes au N.-O. ; vers le N. et le N.-E. se montrent la montagne de Safed et le Grand-Hermon, et sur un plan plus rapproché, le Koroun-Hattin, et le bassin profond du lac de Tibériade, dont on ne peut apercevoir les eaux que sur un point très-restreint. Au S., on voit face à face le Petit-Hermon (*Djebel-ed-Dahy*) avec les villages de Neïn et d'Endor à ses pieds, et sur un de ses contreforts vers l'E. *Kawkab-el-Hawa*, l'ancien château de Belvoir (V. R. 137). Au delà du Petit-Hermon s'élève le mont de Gelboë (*Djebel-Fakouah*), séparé du premier par la vallée de Jezzréel et de Beisân, au fond de laquelle on entrevoit la vallée du Jourdain, et les montagnes de Galaad. Les montagnes de la Samarie sont masquées par le Petit-Hermon et le mont de Gelboë.

Les ruines qui couvrent le sommet du Thabor appartiennent à des époques très-différentes. Tout autour on retrouve les débris d'une enceinte formée de grosses pierres taillées en bos-

sage, avec des restes de tours et de bastions qui remontent au moins à l'époque romaine. C'est surtout à l'angle S.-E. que ces restes sont considérables, et annoncent l'existence d'une ancienne forteresse, qui s'étendait à l'O., le long de l'escarpement du S.; on voit de ce côté un portail ogival de style sarrasin, nommé *Bab el-Hawa*, et des meurtrières de l'époque des Croisades. Au S.-E. est une chapelle voûtée, où les moines franciscains de Nazareth viennent tous les ans dire une messe en commémoration de la Transfiguration. Les Grecs ont aussi un autel du côté du N., sur lequel ils officient le jour de la fête de la Vierge. Des milliers de pèlerins campent alors en cet endroit. En temps ordinaire on n'y trouve que des sangliers. Plusieurs citernes sont creusées au sommet de la montagne.

Robinson (*loc. cit.*, p. 220), a recueilli toutes les données historiques sur cette montagne : nous ne pouvons mieux faire que d'analyser ce passage. « Le Thabor est mentionné plusieurs fois dans l'ancien Testament (Josué, xix, 22; Juges, iv, 6, 12, 14), et dans Josephé (*Antiquités*, v, 1, 22; *ibid.*, 6, 3). C'est le lieu où Deborah et Barak rassemblèrent leurs guerriers, c'est l'objet des comparaisons poétiques du psalmiste et des prophètes (Psaume lxxxix, 12; Jérém., xlvi, 18; Osée, v, 1). Il paraît que, dès ces anciens temps, une ville couvrait son sommet. Le nouveau Testament ne mentionne pas le Thabor : les écrivains grecs et romains lui donnent le nom d'*Itabyrion* : Antiochus le Grand s'en empara par ruse et le fortifia 218 ans avant J.-C.; (Polybe, v, 70, 6). L'an 53 après J.-C., le proconsul Gabinius y battit les Juifs, commandés par Alexandre, fils d'Aristobule. Plus tard Josephé fortifia la montagne, dont il donne une bonne description (*Vie*, 37); mais ses défenseurs se laissent at-

tirer en plaine et sont taillés en pièces par Placidus, lieutenant de Vespasien. On n'entend plus parler du Thabor jusqu'au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui le mentionnent comme une position bien connue (*Onomasticon*). C'est vers cette époque qu'on commença à y placer le lieu de la Transfiguration. Nous avons vu, p. 680, que, d'après l'Évangile, il faudrait placer ce miracle près de Baniyas; il est difficile de croire d'ailleurs que le Christ eût choisi une sommité occupée depuis longtemps par une forteresse. Cependant cette tradition a pour elle deux passages de saint Jérôme (Ep. 44; Ep. 36), et le moyen âge tout entier a cru à cette identification. Trois églises y furent élevées en souvenir des trois tentes que voulait dresser saint Pierre : au temps des croisades, Tancred y éleva une église et y établit un couvent de bénédictins, qui furent tous massacrés par les musulmans en 1113; mais d'autres moines surent s'y défendre en 1183 contre Saladin lui-même, qui prit sa revanche en 1187. En 1212, Melik el-Adil bâtit une nouvelle forteresse, que les nouveaux croisés assiégèrent en vain en 1217; mais le khalife la détruisit bientôt lui-même. Les églises, si elles avaient échappé à ces vicissitudes, furent certainement rasées en 1263 par le sultan Bibars, et le sommet resta désert jusqu'à nos jours.

On redescend du sommet du Thabor par le même chemin que l'on a suivi à la montée jusqu'au v. de Dabourieh, où l'on n'a à noter que les restes d'une église chrétienne du temps des croisades. On se dirige alors vers l'O. en remontant un petit wadi au milieu d'une forêt de chênes verts assez clair-semés; bientôt (25 m.) on redescend sur (30 m.) un plateau gazonneux, d'où, franchissant (30 m.) les hauteurs qui dominent Nazareth du côté de l'E., l'on atteint (10 m.) l'entrée de la ville. (V. R. 133.)

ROUTE 132.

DE BEYROUT A SAINT-JEAN D'ACRE,

PAR SAÏDA (SIDON) ET SOUR (TYR).

(28 h. ou 3 jours. On couche à Saïda et à Sour.)

On sort de Beyrouth par la porte qui conduit à Damas et à Saïda; la route se dirige d'abord vers l'E., traverse les plantations de pins qui dominent Beyrouth, et bientôt tourne au S., en coupant une plaine sablonneuse dont le parcours est sans intérêt. La monotonie ne se rompt qu'au moment où l'on traverse (1 h.) le *Nahr el-Ghadir*, puis bientôt après un autre petit cours d'eau, le *Nahr el-Yabès*. La route, à partir de ce point, longe la côte et en suit, pour ainsi dire, toutes les sinuosités. Le premier point qu'elle rencontre est (1 h. 50)

Khan el-Khalda, localité qui, d'un accord général entre les géographes, répond à la **Mutatio Heldua** des anciens itinéraires. On y retrouve une grande quantité de sarcophages appartenant à l'époque gréco-romaine.

Passé ce point, on laisse à quelques pas sur la g. le village sans importance de *Deir en-Naimeh*, et plus loin, dans la même direction, *Deir el-Kamar* (v. p. 633). Après avoir rencontré successivement deux petits cours d'eau et le hameau de *Mahallekat ed-Damour*, la route conduit (1 h. 55) sur les bords du *Nahr ed-Damour*, l'ancien **Tamyras**, que l'on traversait autrefois sur un pont dont on n'aperçoit plus que des ruines; aujourd'hui on franchit la rivière à gué. Cette opération, facilitée par des indigènes qui sondent le terrain en conduisant les chevaux, n'offre aucun danger lorsque la rivière n'est pas grossie par les pluies. La campagne, aux environs, est soigneusement cultivée, et présente un aspect des plus agréables. C'est près de cette rivière qu'il conviendrait de placer **Leontopolis** de Strabon (V. F.-A

Isambert, *loc. cit.*, p. 209). On s'écarte du rivage pour longer le pied des hauteurs jusqu'au **Râs Sadih**, emplacement de l'ancien **Platanum**, où Antiochus le Grand défit l'armée de Ptolémée, en 218 avant J. C. On trouve sur tout ce trajet les vestiges d'une voie romaine jusqu'à (1 h. 25). **El-Djyèh** ou **Khan Nebi-Younès** (le Khan du prophète Jonas). Derrière ce Khan on trouve quelques maisons, et à g. une petite mosquée. Nebi-Younès possède quelques tronçons de colonnes qui prouvent l'existence en ce lieu d'une ville ancienne, laquelle, d'après des identifications faites par Robinson et M. de Saulcy, paraît avoir été **Porphyriion**, ainsi nommée sans doute à cause de la pêche de la pourpre, qui se faisait avec activité sur cette partie de la côte phénicienne. La tradition musulmane place sur ce rivage l'endroit où fut rejeté Jonas après sa réclusion de trois jours dans l'estomac d'un monstre marin, dans son trajet de Joppé à Tarse.

La route continue sur une plage sablonneuse et monotone et se confond de temps à autre près des rochers avec l'ancienne route romaine; on passe le Ras Djedrah, on laisse à g. le v. de Roumeillé, et à g. le Ras du même nom, pour atteindre (2 h. 30) les bords du *Nahr el-Aoualé*, le « gracieux **Bostrenus**, » près duquel le vieux poète Dionysius Périégète place « Sidon la fleurie. » De nombreux canaux, dérivés du *Nahr el-Aoualé*, arrosent les magnifiques jardins qui entourent Sidon. Après avoir franchi ce fleuve, on entre dans les plaines de la Phénicie, et un court trajet le long de la plage conduit à (30 m.)

Saïda, l'antique **Sidon**. *Historique*. C'était une des villes les plus anciennes et les plus importantes de la Phénicie. Elle remontait, selon Josephé, à Sidon, fils aîné de Canaan (*Antiq.* 1, 6, 7). Moïse en

parle comme de la frontière N. du pays de Canaan (Genèse, x, 15-19). Dans la bénédiction de Jacob, il est dit de Zabulon qu'il s'étendra jusqu'à Sidon. Lors de l'invasion des Juifs, on l'appelait « la grande, » et ce fut une des sept villes qu'ils ne purent arracher aux habitants de Canaan. Homère parle des Sidoniens comme « habiles en toutes choses. » Sidon fut prise par Salmanasar, en 720 avant J. C., et plus tard (350) par Artaxerxès Ochus, qui la détruisit. Elle se soumit sans résistance à Alexandre et passa, à plusieurs reprises, des Séleucides aux Ptolémées. L'apôtre Paul aborde à Sidon. A partir de l'ère chrétienne, cette ville ne joue plus aucun rôle important. Baudouin s'en empara en 1111, mais les croisés l'abandonnèrent 1291. Dans l'intervalle elle fut prise et reprise quatre fois. Au xvii^e siècle Fakhr ed-Din la rebâtit en partie, et parvint pendant quelque temps à lui redonner une certaine prospérité. Comme il se croyait d'origine française, il accorda sa protection aux chrétiens et surtout aux Français. Le chevalier d'Arvieux, associé d'une maison de Marseille et consul de France à Saïda, réussit à établir des relations commerciales très-importantes entre la Syrie et la France. Leur commerce rapportait chaque année au sultan plus de 10 000 francs. Grâce aux Français, Saïda devint le port de Damas. Djezzar-Pacha les chassa en 1791. Depuis ce temps le commerce, déchu de son importance, n'est plus fait que par les indigènes. Alep et plus tard Beyrouth ont succédé à Saïda pour les affaires avec l'Europe.

État actuel.—Le village moderne de Saïda occupe la pente N.-O. d'un promontoire qui s'avance au S.-O. dans la mer. Sur la partie la plus élevée de ce promontoire et du côté du S., se trouvent les ruines d'une vieille tour qui domine la ville et remonte, dit-on, à saint Louis. Du côté de la terre, à l'E.,

la ville est défendue par un mauvais mur; au N. se trouve l'ancien port formé par une chaîne de rochers qui s'étendent dans la direction du N. parallèlement à la côte. Sur un de ces rochers, les croisés ont élevé une belle *forteresse* qui communique avec la ville par un pont de 9 arches. Du côté de la mer, elle présente un aspect imposant et pittoresque. Le port a été comblé sous le chef druse Fakhr ed-Din.

Saïda renferme environ 5000 hab., dont 3000 musulmans; les autres sont catholiques, maronites et juifs. La ville ressemble, du reste, à toutes les villes de la côte par ses ruelles étroites et ses mesures délabrées; on y trouve six grands khâns. Le plus important, situé non loin de la *porte basse* et dans le quartier le plus commerçant, est le *khân français*, bâti par Fakhr ed-Din. C'est un immense bâtiment carré à plusieurs étages, qui était le grand entrepôt du commerce français en Syrie, et qui renferme aujourd'hui un couvent, une église, une école des Frères, une vaste cour, des jardins, des galeries, des écuries, une fontaine. C'est à la fois un bazar, une forteresse, une ville.

Il n'y a que peu d'antiquités à Saïda ou dans les environs; elles se réduisent à quelques colonnes brisées et à de nombreux fragments de pavé en mosaïque. Des fouilles amèneraient des découvertes intéressantes dans les tombes phéniciennes dont sont creusés les flancs de la colline qui avoisine Sidon. On y a trouvé en 1855 un beau sarcophage orné d'une inscription phénicienne; il est actuellement au Louvre. Nous apprenons (1860) que M. l'abbé Lamazou vient d'y découvrir quelques belles médailles et des urnes funéraires.

En quittant Sidon, on traverse les délicieux jardins qui entourent la ville, et où croissent, dans le plus magnifique désordre, les oran-

gers, les citronniers, les pêchers, les grenadiers, les poiriers, les bananiers, etc. Au bout d'une belle allée de tamarins, on rencontre à droite (35 min.) une *colonne milliaire romaine* portant les noms de Septime-Sévère et de Caracalla, et l'on franchit un torrent près de Khân-Sanik. Il n'y a pas de chemin proprement dit; on suit toujours le rivage, aussi près de la mer que possible. Laissant à gauche (30 min.) le village de El-Ghâziéh et (45 min.) un petit wadi, on rencontre (30 min.) une nouvelle *borne milliaire* et les bords du *Nahr ez-Zahérani*, où l'on voit à gauche un pont moderne en ruines. On atteint ensuite (20 min.) la *forteresse de Barâk*, avec un joli khân, entouré d'orangers et de cotonniers; et, après avoir croisé deux torrents desséchés (25 min.), une autre fontaine nommée *Ain el-Kantarâh* (20 min.). Bientôt se montre sur une autre colline, à gauche (10 min.) le village de *Sarfand*, et à droite, près de la mer, un wéli solitaire dédié à saint Georges (*El-Khidr*). Tout auprès se trouvent quelques débris qui marquent l'emplacement de

Sarepta ou *Zarephath*, célèbre dans l'Écriture par le séjour et les miracles du prophète Élie (I Rois, xvii, 9, 24). C'est à Sarepta que les Sidoniens fabriquaient leur verre. C'est de là que vient sans doute le nom de la ville (Saraph, en hébreu, signifie fondre). Pendant les Croisades, Sarepta était un siège épiscopal dépendant de Tyr. Une chapelle y fut élevée en l'honneur d'Élie. C'est elle qui fut probablement remplacée par le wéli El-Khidr. A partir du xiii^e siècle, l'emplacement de Sarepta, sur le rivage, fut abandonné pour le village actuel de Sarfand.

Une belle plage sablonneuse amène ensuite (1 h. 15 min.) auprès de quelques ruines informes nommées

Adloun. Tout auprès se dressent des rochers, dans lesquels on trouve de nombreux hypogées,

et non loin de là, et derrière les rochers, un *petit temple monolithe phénicien*. Les emblèmes qui le recouvrent prouvent qu'il était consacré à Astarté. Les ruines que nous avons signalées sur le rivage sont peut-être celles d'*Ornithopolis*, que Strabon place au N. du Leontes, entre Tyr et Sidon. Cependant Scylax et Plin place positivement cette ville au N. de Sarepta (V. F.-A. Isambert, *Loco citat.*, p. 213). On serait plus fondé à identifier Adloun avec la *Mutatio ad nonum* de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, le nom moderne d'Adloun n'étant qu'une corruption de *Ad nonum*, et les distances concordant bien avec la correction proposée par M. de Saulcy (Ouvr. cité, p. 63). Quant à la nécropole, ses hypogées répondent aussi, peut-être, selon Robinson, aux cavernes mentionnées par Guillaume de Tyr, qui furent fortifiées par les croisés, et aux *méarâh* des Sidoniens, citées dans le livre de Josué (xiii, 4).

On franchit (45 min.) le *Nahr-Abou-el-Aswad*, et l'on continue, à travers la plaine déserte, jusqu'au (1 h.) *Nahr el-Kacemyeh*, que l'on passe sur un beau pont d'une seule arche, bâti par Ibrahim-Pacha. et près duquel s'élève un joli khân: c'est l'antique Leontès, qui porte, plus près de sa source dans la Coelésyrie, le nom de El-Leitani. (V. R. 112 et 114.)

Le voyageur s'approche alors de Tyr, qui s'avance au loin dans les eaux bleues de la mer; il rencontre successivement trois bassins de construction antique, la source thermale du *Ain-Abrian*, et les ruines d'un aqueduc qui se dirige vers le S. On traverse un isthme sablonneux, et, passant sous une porte en ruine, on entre (1 h. 45 min.) à

Tyr (Tyros, en hébreu *Tsor*, rocher, en arabe *Sour*).—*Histoire*. L'origine de cette ville célèbre se perd dans la nuit des temps. Hérodote apprit qu'elle avait été fondée en même temps que le temple

d'Hercule, depuis 2300 ans, ce qui la faisait remonter à 2750 ans avant J. C. Dans tous les cas, Tyr était déjà une place forte du temps de Josué (1450 av. J.-C.). Josué (xiii, 12) l'appelle la *ville de Sidon*, ce qui semblerait donner une plus haute antiquité à cette dernière ville. Néanmoins cette question, déjà discutée par les anciens, est généralement décidée en faveur de Tyr. Pendant un certain temps cependant Sidon joua le premier rôle; mais, un siècle avant la guerre de Troie, elle fut prise par le roi d'Ascalon, et ses habitants se réfugièrent à Tyr, qui devint dès lors la première ville de la Phénicie. Pendant la prépondérance de Sidon, l'histoire de Tyr est complètement fabuleuse. Phœnix, père de Cadmus et d'Europe, n'est qu'une personification du pays. Bélus, le premier roi, est le Dieu Baal, et Agénor, le fondateur de Tyr et de Sidon, est peut-être un surnom grec d'Hercule.

Hiram monta sur le trône de Tyr peu avant la construction du temple de Salomon (969 av. J.-C.). On connaît les rapports d'amitié de Hiram et de David. Hiram envoya au monarque juif des cèdres et d'habiles ouvriers pour la construction du temple. Salomon resserra encore cette alliance. Un traité de commerce fut signé entre lui et Hiram, par lequel le premier s'engageait à fournir chaque année au roi de Tyr 20 000 cors de blé et la même quantité d'huile, en échange des cèdres du Liban, et d'habiles ouvriers pour tailler les pierres, les métaux et teindre les étoffes. Salomon céda également à Hiram un district de la Galilée renfermant vingt villes (1 Rois, ix, 13). Hiram rendit de grands services à Salomon pour ses transactions commerciales avec Ophir. Il embellit considérablement la ville de l'île, et la relia avec une autre île au S. et avec le continent. Après Hiram, l'histoire de Tyr est à peine con-

nue pendant plusieurs siècles. Pygmalion occupe le trône 47 ans. Plus tard nous trouvons les Phéniciens en guerre avec Israël. Au commencement du VIII^e siècle, Joël et Amos dénoncent les crimes commis par Tyr et Sidon sur les côtes de la Judée. « Ils enlèvent les jeunes gens et les jeunes filles pour les vendre comme esclaves. » Isaïe, à la fin du même siècle, prophétise la destruction de Tyr. En 720, Salmanazar l'assiége, il s'empare de la ville de terre ferme, *Palæotyros*, mais bloque inutilement l'île pendant cinq ans. Tyr eut à soutenir plus tard un siège de treize ans contre Nabuchodonosor, mais le résultat n'en est pas connu. Il est probable que c'est alors que *Palæotyros* fut abandonné, et que ses habitants se retirèrent dans l'île, détruisirent la chaussée de Hiram, et fondèrent la nouvelle Tyr, qui s'éleva au milieu des eaux avec une splendeur sans pareille. On assure que ses murailles avaient près de 50 mètr. de hauteur. Elle redevint la reine des mers. On connaît l'admirable description que le prophète Ézéchiël donne de Tyr (Ezéch. xxvii). Le grand événement de l'histoire de Tyr est le siège de sept mois qu'elle soutint contre Alexandre le Grand. Le conquérant utilisa les débris de *Palæotyros* pour construire une chaussée gigantesque qui réunit l'île au continent; il parvint de cette manière à arriver sous les murs de la ville nouvelle pour la battre en brèche. Tyr fut à moitié détruite et tous ses habitants massacrés ou emmenés en esclavage. Elle se releva cependant de ses ruines. Strabon nous rapporte que de son temps, elle faisait un grand commerce et possédait deux ports. Au IV^e siècle après J.-C. elle recouvra une partie de son ancienne splendeur. Saint Jérôme nous apprend que c'était la plus belle ville de la Phénicie, et qu'elle avait des relations commerciales avec le mon-

de entier. Tyr tomba en 636 sous la domination des Sarrasins. En 1124 la flotte vénitienne étant venue en Palestine, on résolut d'attaquer Tyr, où les habitants de toutes les villes déjà occupées par les chrétiens s'étaient retirés parce qu'ils la croyaient imprenable. Guillaume de Tyr parle avec admiration de sa triple enceinte de murailles, de son port flanqué de forteresses massives. Après un siège de cinq mois et demi, ses formidables défenses s'écroulèrent sous les efforts des croisés.

Tyr jouit alors de quelques années de tranquillité. En 1187, elle repoussa les attaques de Saladin; mais en 1291, elle succomba sous les armes des musulmans pour ne plus se relever. Au commencement du XVII^e siècle, le célèbre chef druse Fakhr-ed-Din essaya sans succès de la relever; en 1766, elle tomba aux mains des Métoualis, et, depuis ce temps, chaque jour ajoutée à sa décadence. Djezzar-Pacha transporta ses matériaux à Saint-Jean-d'Acree; les sables en ont recouvert peu à peu le reste et ont presque entièrement comblé son port à jamais abandonné par le commerce.

État actuel.—Tyr est située sur une presqu'île autrefois entièrement détachée du continent, auquel se rattache maintenant un isthme sablonneux. L'île primitive, basse et rocailleuse, était parallèle à la côte et mesurait environ 1609 mètr. de long. Les deux extrémités forment les bras de la croix de chaque côté de l'isthme, et se prolongeant encore par une ligne d'écueils, interceptent deux baies au S. et au N.; c'est la baie du N. qui constitue le port actuel, et la ville est construite de ce côté au point de jonction de l'île et de l'isthme. Elle renferme une population de 3 à 4000 hab., moitié musulmans, métoualis, moitié chrétiens grecs des deux rites ou juifs. Les Grecs catholiques y ont même un évêque. Tout le commerce de Sour se borne à quel-

ques balles de coton et de tabac. Les meules et le charbon de bois sont avec cela toute l'industrie de ses habitants. Elle n'est fournie d'eau potable que par les deux puits, couverts de bâtiments voûtés, qui se trouvent à quelques pas en dehors de la porte du côté N. de l'isthme, et qui communiquent probablement par d'anciens travaux souterrains avec les fontaines de Ras el-Aïn (V. p. 723). Les rues sont sales et tortueuses, mais les palmiers et les arbres fruitiers dont le terrain est planté lui donnent un certain charme oriental. Une vieille muraille en ruine l'entoure du côté de l'E. et du S. Il n'y a qu'une porte, mais des brèches monstrueuses permettent d'entrer de tous les côtés. La muraille S. se prolonge à travers l'île entière dans la direction de l'isthme. Le seul monument dont on puisse citer des restes reconnaissables est une *belle église* de style grec, qui doit avoir été un édifice splendide. C'est probablement l'ancienne cathédrale qui renfermait les tombeaux d'Origène et de Frédéric Barberousse. Elle mesurait 70 mètr. de long sur 22 de large; elle avait trois nefs et trois absides antiques, séparées du transept par une travée. La partie centrale est écroulée. Tout le sol de l'édifice est couvert de mesures arabes appuyées sur les ruines de ses murailles. On voit par terre de magnifiques colonnes doubles formées de deux fûts monolithes parallèles, réunis par leur base et leur sommet, disposition retrouvée par Robinson dans les ruines de Tell-Houm (V. p. 712). « Ce monument, dit M. de Vogüé (*Les Églises de Terre sainte*, p. 373) me paraît dater de la deuxième moitié du XI^e siècle; la seule portion conservée est l'extrémité orientale; les trois absides sont enclavées dans le rempart de la ville moderne. »

Le port, du côté du N., protégé par une chaîne de rochers et d'immenses digues qui s'élevaient encore